DOCUMENT RESUME

ED 306 568 CS 211 419

TITLE	Examen en Vue du Diplome Douzieme Annee, Langue et Litterature 30. Partie B: Lecture (Choix Multiples). Livret de Textes (Examination for the Twelfth Grade Diploma, Language and Literature 30. Part B: Reading--Multiple Choice. Readings Booklet. June 1988 Edition.
INSTITUTION	Alberta Dept. of Education, Edmonton.
PUB DATE	Jun 88
NOTE	20p.; For the accompanying questions booklet, see CS 211 420; for part A, see CS 211 418. For January 1988 edition, see ED 293 142.
PUB TYPE	Tests/Evaluation Instruments (160)
LANGUAGE	French
EDRS PRICE	MF01/PC01 Plus Postage.
DESCRIPTORS	Academic Achievement; Achievement Tests; *Canadian Literature; Foreign Countries; *French; *French Literature; Grade 12; Graduation Requirements; High Schools; *Language Proficiency; Language Skills; Language Tests; Multiple Choice Tests; Test Items
IDENTIFIERS	Canada; *French (Canadian)

ABSTRACT

As part of an examination required by the Alberta (Canada) Department of Education in order for 12th grade students to receive a diploma in French, this test, to be accompanied by the questions booklet, contains the reading selections portion of Part B, the language and literature component of the June 1988 tests. Representing the genres of poetry, short story, novel, and drama, the eight literature selections range from excerpts of works by French-Canadian authors (Rina Lasnier and Michel Tremblay) through classic French authors (Sully Prudhomme) to modern French writers (Jean Giraudoux). Duration of the examination is 2 hours, and all instructions, text, and questions are in French. (MM)

****
* Reproductions supplied by EDRS are the best that can be made *
* from the original document. *
****

"PERMISSION TO REPRODUCE THIS MATERIAL HAS BEEN GRANTED BY

S. Wolodko

TO THE EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)."

U.S. DEPARTMENT OF EDUCATION
Office of Educational Research and Improvement
EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)

☐ This document has been reproduced as received from the person or organization originating it.

☐ Minor changes have been made to improve reproduction quality.

• Points of view or opinions stated in this document do not necessarily represent official OERI position or policy.

TOUTE REPRODUCTION DE CE DOCUMENT SOUS QUELQUE FORME QUE CE SOIT OU SON UTILISATION À DES FINS AUTRES QUE CELLES AUTORISÉES ET PRÉVUES PAR ALBERTA EDUCATION SONT FORMELLEMENT INTERDITES.

EXAMEN DE LANGUE ET LITTÉRATURE 30

Partie B: Lecture (Choix multiples)

INSTRUCTIONS GÉNÉRALES

Cet examen de Langue et Littérature 30 comporte 80 questions présentées dans le livret de questions. Ces questions portent sur les textes dans ce livret de textes.

VÉRIFIEZ QUE VOUS AVEZ BIEN UN LIVRET DE QUESTIONS ET UN LIVRET DE TEXTES.

VOUS AVEZ 2 HEURES POUR FAIRE CET EXAMEN.

VOUS N'ÊTES PAS AUTORISÉS à vous servir de dictionnaire, ou de tout autre ouvrage de référence.

JUIN 1988

I. "La Veste rouge" est le texte sur lequel sont basées les questions 1 à 11 aux pages 1 et 2 de votre livret de questions.

LA VESTE ROUGE

Ces jours-là, je le confesse, je ramasse mes papiers, mes dictionnaires, mes livres, ma machine à écrire, et je file vers ma petite maison dans les collines des Cantons de l'Est. En arrivant, avant de m'installer à ma table de travail, j'enfile ma veste rouge et je vais marcher dans le chemin tranquille entre les champs tout étonnés de l'été revenu. Je deviens le roi de ces collines, et elles m'appartiennent un peu puisque je les admire.

Je faisais donc, à ma manière, l'école buissonnière, quand j'entendis une cloche tinter. Était-ce la cloche au cou d'une vache? Sans doute une vache perdue. Des troupeaux paissaient aux alentours. Le tintement se fit plus véhément, le grelot devint coléreux, impératif:

— Allez, dépêchez-vous, paresseux! Vous êtes en retard.

Devant moi, une petite vieille dame agitait sa cloche, ses lunettes cerclées de métal sur le bout du nez. Elle était habillée d'une longue robe grise semblable à celles que j'avais vues sur les photographies de ma grand-mère. Je n'eus pas le temps d'être stupéfait. Elle me donna une autoritaire poussée dans le dos et je me trouvai dans une salle de classe ancienne avec un tableau noir, un globe terrestre, une lampe à huile sur le pupitre et une mappemonde au mur. Au fond, un long tuyau sortait d'une chaudière au bois, se pendait au plafond et traversait la classe. La salle était remplie d'enfants inconnus, habillés de lainages grossiers. Ils n'eurent pas l'air surpris de me voir. Je cherchai où m'asseoir. Les écoliers étaient assis deux par deux à des pupitres de bois.

— Retardataire, me dit la vieille institutrice, asseyez-vous avec Moïsette.

Un grand éclat de rire agita la classe. L'institutrice jeta un regard réprobateur sur ses élèves, et le silence revint, parfait. Je constatai que j'étais le seul garçon assis à côté d'une fille.

— Reprenons notre travail, ordonna l'institutrice. Toi, le flâneur, récite la prière habituelle.

Je ne suis pas un mauvais bougre, mais j'avoue que je ne récite pas souvent mes prières. J'ouvris la bouche pour prier, mais les mots ne venaient pas.

— J'ai oublié mes prières, Madame.

— Mademoiselle! corrigea-t-elle énergiquement. Tu as oublié tes prières? Tu devrais avoir honte.

La rougeur brûla mes joues. Pour me donner contenance, je me penchai et fis semblant de chercher quelque chose sur la tablette de mon pupitre.

— Je ne serai pas surprise de t'entendre dire que tu as aussi oublié de faire ton devoir de calcul.

Mon calcul? C'était embêtant. Je n'avais pas fait mon devoir de calcul. Je cherchais une excuse. C'était facile:

— Ma calculatrice a fait défaut, Mademoiselle.

— Calculatrice? répéta Mademoiselle qui ne comprenait pas. Que veux-tu dire, écolier indolent?

— Une calculatrice, expliquai-je, c'est une machine à calculer.

— Tu inventes n'importe quoi pour te donner des excuses. Le jour où il y aura des machines à calculer, les poules auront des dents, et les écoles seront

suite p. 2

fermées . . . Pour calculer il faut de l'intelligence, et les machines n'ont pas d'intelligence.

Elle pointa un écolier sur la première rangée:

— Onésime, compte sur tes doigts et montre-lui comment un bon élève, premier de sa classe, calcule avec de l'intelligence et de la mémoire: 8 + 5 font combien?

— Mademoiselle, protestai-je, les calculatrices savent faire des opérations beaucoup plus complexes.

— Silence! Tu es un paresseux, et comme tous les paresseux, tu es un beau parleur. Tu as la tête dans les nuages.

— Mademoiselle, si les hommes n'avaient pas rêvé, ils ne seraient jamais allés sur la lune!

Un gros éclat de rire fit trembler les murs. Tous ces petits visages d'écoliers et d'écolières grimaçaient d'un plaisir incontrôlable . . . Ils n'avaient pas ri autant depuis longtemps.

— Au lieu d'avoir la tête sur la lune, me reprocha l'institutrice, tu ferais mieux de l'avoir dans tes devoirs. Aller sur la lune! Pourquoi? Est-ce qu'on n'a pas tout ce qu'il nous faut ici? Rêveur égaré! soupira-t-elle en posant longuement sur moi des yeux qui me plaignaient. Qui pourrait aider un homme à monter si haut? Le diable. Si le bon Dieu avait voulu nous mettre sur la lune, Il l'aurait fait. Le rêve, comme la paresse, n'apporte rien de bon. Les hommes n'ont pas d'ailes. Ils ne sont pas des anges.

— Mademoiselle, des millions d'hommes ont vu un Américain marcher sur la lune à la télévision . . .

— Télé . . . Quoi?

Elle ouvrit son dictionnaire, chercha le mot, et referma le livre avec fracas:

— Mon pauvre enfant, ce mot n'existe même pas dans la langue française.

Elle me considéra longtemps, l'air inquiet:

— Serais-tu malade? Tu es bien grand pour ton âge. Tu as peut-être les sangs affaiblis. Il fait beau. Il y a du soleil. C'est la dernière belle journée de l'automne. Rentre chez toi. Je vais écrire un billet à ta mère . . . Puis . . . il fait trop beau. Tout le monde s'en va!

Les écoliers détalèrent comme des lapins de tout côté. Je m'approchai du pupitre de l'institutrice. Sa plume grinçait sur le papier. Quand elle eut terminé d'écrire, elle apposa sa signature, souffla pour faire sécher l'encre, se relut attentivement, plia en quatre la feuille et me la tendit. Je la glissai dans la poche de ma veste rouge.

Je sortis en la saluant poliment. Dehors, c'était une vraie journée d'été. Quelques pommes rouges pendaient encore aux branches d'un pommier. J'en arrachai une. Délicieuse! Les écoliers avaient disparu. Aucun n'était resté à m'attendre.

J'aperçus ma petite maison et ses volets bleus. Je vis ma voiture garée sous le grand mélèze. Abasourdi, je me retournai pour revoir d'où je venais. Il n'y avait pas d'école ancienne. Le pommier était un vieil arbre mort. Où avais-je cueilli la pomme que je croquais? J'avais rêvé en me promenant, pensais-je pour me rassurer, j'avais préparé une histoire à écrire. N'est-ce pas là mon agréable travail?

Le lendemain ressemblait à l'hiver. Au matin, la terre était givrée, blanche. Avant de revenir en ville, j'arrêtai, selon mon habitude, au magasin général du

suite p. 3

village. L'air désintéressé, je leur demandai où, de leur temps, les enfants allaient à l'école.

— Mon cher Monsieur, dit l'un des vieux, y avait une école juste devant votre maison. Regardez dans les framboisiers, vous trouverez les pierres du solage. Mais ça fait longtemps. L'école et le pommier ont pourri, mais moé, je suis encore solide!

Et il abattit ses quatre as sur la table!

J'ai trouvé, sous les arbustes, les ruines de l'école. J'ai pensé avec beaucoup de respect à ces écoliers dont la vie, comme leurs cris aux récréations, s'est depuis longtemps évanouie.

L'autre jour, ma main a trouvé une lettre oubliée dans la poche de ma veste rouge. Elle était écrite à l'encre, avec une calligraphie très appliquée.

Chère Madame,
Votre fils a tendance à inventer
des histoires incroyables qui ressemblent
à de gros mensonges.

Mademoiselle Luminette Casavant
Institutrice
Notre-Dame du Mont-Orford

13 octobre 1852

Roch Carrier

II. "Voisinage" est le poème sur lequel sont basées les questions 12 à 18 aux pages 3 et 4 de votre livret de questions.

VOISINAGE

Nous étions si différents lui et moi . . . lui, le pêcheur de fretin, et moi, la pêcheuse d'étoiles;

tandis qu'il déroulait sa ficelle grise, je regardais la rivière dérouler sur la grève les ors dissous du couchant;

tandis qu'il déchirait la soie de l'onde, je cherchais dans la claire entaille le secret de la profondeur;

tandis qu'il levait la tête vers le ciel engrisaillé, je regardais les frêles îlots des nuages mirés dans l'eau;

tandis qu'il musardait[1] sur le quai ou sur la berge, je songeais gravement à ceux qui ont des yeux et ne voient point.

Nous étions si différents . . . Pourtant un jour il me dit: "Vous emportez un livre, j'emporte ma canne à pêche, mais nous venons tous deux pour elle . . . pour la rivière."

Nous étions si semblables lui et moi . . . lui, le pêcheur bredouille, et moi, la pêcheuse d'étoiles.

Rina Lasnier

[1] musarder - perdre son temps, s'amuser à des riens, flâner

III. "Considérations sur la guerre" est le texte sur lequel sont basées les questions 19 à 28 aux pages 5 et 6 de votre livret de questions.

CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE

Les deux guerriers Ulysse et Hector se trouvent face à face en négociateurs, en Chefs d'État. Ils ont été délégués, le premier par la Grèce et le second par Troie, pour tenter d'empêcher une guerre imminente à cause de l'enlèvement d'Hélène de Troie par le Grec Pâris. Les oracles prédisent cette guerre mais les hommes font les démarches d'usage pour la conjurer.

Scène XIII Ulysse, Hector

HECTOR: Et voilà le vrai combat, Ulysse?
ULYSSE: Le combat d'où sortira ou ne sortira pas la guerre, oui.
HECTOR: Elle en sortira?
ULYSSE: Nous allons le savoir dans cinq minutes.
HECTOR: Si c'est un combat de paroles, mes chances sont faibles.
ULYSSE: Je crois que cela sera plutôt une pesée. Nous avons vraiment l'air d'être chacun sur le plateau d'une balance. Le poids parlera . . .
HECTOR: Mon poids? Ce que je pèse, Ulysse? Je pèse un homme jeune, une femme jeune, un enfant à naître. Je pèse la joie de vivre, l'élan vers ce qui est juste et naturel.
ULYSSE: Je pèse l'homme adulte, la femme de trente ans, le fils que je mesure chaque mois avec des encoches contre le chambranle du palais . . . Mon beau-père prétend que j'abîme la menuiserie . . . Je pèse la volupté de vivre et la méfiance de la vie.
HECTOR: Je pèse la chasse, le courage, la fidélité, l'amour.
ULYSSE: Je pèse la circonspection devant les dieux, les hommes et les choses.
HECTOR: Je pèse le chêne phrygien, tous les chênes phrygiens feuillus et trapus, épars sur nos collines avec nos boeufs frisés.
ULYSSE: Je pèse l'olivier.
HECTOR: Je pèse le faucon, je regarde le soleil en face.
ULYSSE: Je pèse la chouette.
HECTOR: Je pèse tout un peuple de paysans débonnaires, d'artisans laborieux, de milliers de charrues, de métiers à tisser, de forges et d'enclumes . . . Oh! pourquoi, devant vous, tous ces poids me paraissent-ils tout à coup si légers?
ULYSSE: Je pèse ce que pèse cet air incorruptible et impitoyable sur la côte et sur l'archipel.
HECTOR: Pourquoi continuer? la balance s'incline.
ULYSSE: De mon côté? . . . Oui, je le crois.
HECTOR: Et vous voulez la guerre?
ULYSSE: Je ne la veux pas. Mais je suis moins sûr de ses intentions à elle.
HECTOR: Nos peuples nous ont délégués tous deux ici pour la conjurer. Notre seule réunion signifie que rien n'est perdu . . .
ULYSSE: Vous êtes jeune, Hector! . . . À la veille de toute guerre, il est courant que deux chefs des peuples en conflit se rencontrent seuls dans quelque innocent village, sur la terrasse au bord d'un lac, dans l'angle d'un jardin. Et ils

suite p. 6

conviennent que la guerre est le pire fléau du monde, et tous deux, à suivre du regard ces reflets et ces rides sur les eaux, à recevoir sur l'épaule ces pétales de magnolias, ils sont pacifiques, modestes, loyaux. Et ils s'étudient. Ils se regardent. Et, tiédis par le soleil, attendris par un vin clairet, ils ne trouvent dans le visage d'en face aucun trait qui justifie la haine, aucun trait qui n'appelle l'amour humain, et rien d'incompatible non plus dans leurs langages, dans leur façon de se gratter le nez ou de boire. Et ils sont vraiment comblés de paix, de désirs de paix. Et ils se quittent en se serrant les mains, en se sentant des frères. Et ils se retournent de leur calèche pour se sourire . . . Et le lendemain pourtant éclate la guerre . . . Ainsi nous sommes tous les deux maintenant . . . Nos peuples autour de l'entretien se taisent et s'écartent, mais ce n'est pas qu'ils attendent de nous une victoire sur l'inéluctable. C'est seulement qu'ils nous ont donné pleins pouvoirs, qu'ils nous ont isolés, pour que nous goûtions mieux, au-dessus de la catastrophe, notre fraternité d'ennemis. Goûtons-la. C'est un plat de riches. Savourons-la . . . Mais c'est tout. Le privilège des grands, c'est de voir les catastrophes d'une terrasse.

HECTOR: C'est une conversation d'ennemis que nous avons là?

ULYSSE: C'est un duo avant l'orchestre. C'est le duo des récitants avant la guerre. Parce que nous avons été créés sensés, justes et courtois, nous nous parlons, une heure avant la guerre, comme nous nous parlerons longtemps après, en anciens combattants. Nous nous réconcilions avant la lutte même, c'est toujours cela. Peut-être d'ailleurs avons-nous tort. Si l'un de nous doit un jour tuer l'autre et arracher, pour reconnaître sa victime, la visière de son casque, il vaudrait peut-être mieux qu'il ne lui donnât pas un visage de frère . . . Mais l'univers le sait, nous allons nous battre.

HECTOR: L'univers peut se tromper, c'est à cela qu'on reconnaît l'erreur, elle est universelle.

ULYSSE: Espérons-le. Mais quand le destin, depuis des années, a surélevé deux peuples, quand il leur a ouvert le même avenir d'intention et d'omnipotence, quand il a fait de chacun, comme nous l'étions tout à l'heure sur la bascule, un poids précieux et différent pour peser le plaisir, la conscience et jusqu'à la nature, quand par leurs architectes, leurs poètes, leurs teinturiers, il leur a donné à chacun un royaume opposé de volumes, de sons et de nuances, quand il leur a fait inventer le toit en charpente troyen et la voûte thébaine, le rouge phrygien et l'indigo grec, l'univers sait bien qu'il n'entend pas préparer ainsi aux hommes deux chemins de couleur et d'épanouissement, mais se ménager son festival, le déchaînement de cette brutalité et de cette folie humaines qui seules rassurent les dieux. C'est de la petite politique, j'en conviens. Mais nous sommes chefs d'État, nous pouvons bien entre nous deux le dire: c'est couramment celle du Destin.

HECTOR: Et c'est Troie et c'est la Grèce qu'il a choisies cette fois?

ULYSSE: Ce matin j'en doutais encore. J'ai posé le pied sur votre estacade, et j'en suis sûr.

HECTOR: Vous vous êtes senti sur un sol ennemi?

ULYSSE: Pourquoi toujours revenir à ce mot ennemi! Faut-il vous le redire? Ce ne sont pas les ennemis naturels qui se battent. Il est des peuples que tout désigne pour une guerre, leur peau, leur langue et leur odeur, il se jalousent, ils se haïssent, ils ne peuvent pas se sentir . . . Ceux-là ne se battent jamais. Ceux qui se battent, ce sont ceux que le sort a lustrés et préparés pour une même guerre; ce sont les adversaires.

Jean Giraudoux

IV. "Monsieur Blink" est le texte sur lequel sont basées les questions 29 à 40 aux pages 7 à 9 de votre livret le questions.

MONSIEUR BLINK

Monsieur Blink était stupéfait. Quelle était donc cette plaisanterie? Qui avait osé . . . Devant lui, sur le mur de bois longeant la rue des Cèdres, une immense affiche était collée et, au milieu de cette affiche, monsieur Blink lui-même "se" souriait. Au-dessus de sa photo, en lettres majuscules grosses comme ça, une phrase renversante, une phrase qui fit sursauter monsieur Blink, était imprimée en rouge violent: "Votez pour monsieur Blink, le candidat de l'avenir!"

Monsieur Blink enleva ses lunettes, les essuya nerveusement, les remit sur son nez et regarda l'affiche de nouveau.

La peur le prit. Il se mit à courir et s'engouffra dans le premier autobus qui vint à passer. "Non, c'est impossible, se disait monsieur Blink, j'ai rêvé! Il faut que j'aie rêvé! Moi, candidat?"

Depuis des semaines on parlait de ces fameuses élections. On disait que ces élections-là seraient sûrement les élections les plus importantes du siècle. Les deux grands partis du pays allaient se livrer une lutte à mort, c'était certain.

Monsieur Blink tremblait. Il essaya de lire son journal, mais il ne parvint pas à fixer son esprit sur les petits caractères noirs qui lui semblaient des mouches en délire plutôt que des lettres.

Depuis des semaines, on parlait de ces fameuses élections. "Voyons, j'ai dû mal voir!" Les élections les plus importantes du siècle. Sûrement les élections les plus importantes du siècle. "C'est une plaisanterie." Les élections les plus . . . Il cria. En page centrale, l'affiche la plus grosse qu'il eût jamais vue dans un journal, en page centrale, pleine page, il était là . . . Monsieur Blink était là, et "se" souriait. "Votez pour monsieur Blink, le candidat de l'avenir!" Il ferma son journal et le lança par la fenêtre.

Juste en face de lui, un petit garçon se pencha vers sa mère et lui dit: "Maman, regarde, le monsieur de l'affiche!" En reconnaissant monsieur Blink, la mère du petit garçon se leva et se précipita sur le pauvre homme qui crut mourir de peur. "Monsieur Blink, s'écria la dame en s'emparant des mains de l'homme, monsieur Blink, notre sauveur!" Elle embrassait les mains de monsieur Blink qui semblait sur le bord d'une crise de nerfs. "Voyons, madame, murmura-t-il enfin, je ne suis pas votre sauveur . . ." Mais la femme criait comme une folle: "Vive monsieur Blink, notre sauveur! Vive monsieur Blink, le candidat de l'avenir!" Tous les gens qui se trouvaient dans l'autobus répétaient en choeur: "Vive monsieur Blink . . ."

À une pharmacie voisine de sa demeure monsieur Blink acheta des cachets d'aspirine. "Alors, lui dit le pharmacien, on fait de la politique, maintenant?" À sa boutonnière, il portait un ruban bleu sur lequel était écrit en rouge . . .

Sa concierge l'arrêta. "Monsieur Blink, lui dit-elle, vous n'auriez pas, par hasard, un billet à me donner pour votre grand rassemblement de ce soir?" Monsieur Blink faillit dégringoler les quelques marches qu'il avait montées. Un rassemblement? Quel rassemblement? Mais voyons, il n'avait jamais été question d'un rassemblement! "Petit cachotier que vous êtes! J'aurais dû me douter qu'il se passait des choses

suite p. 8

importantes derrière cette caboche! Vous pouvez vous vanter de nous avoir causé toute une surprise, à mon homme et à moi . . .''

Ce soir-là, monsieur Blink ne dîna pas. D'ailleurs il l'eût voulu qu'il ne l'eût pu. Le téléphone ne cessa de sonner. Des admirateurs qui voulaient savoir à quelle heure il arriverait au grand rassemblement. Monsieur Blink crut devenir fou. Il décrocha le récepteur, éteignit toutes les lumières de son appartement, mit son pyjama et se coucha.

La foule réclamait son sauveur à grands cris. On parlait même de défoncer la porte s'il ne répondait pas dans les dix minutes . . . La concierge dit alors une chose terrible, une chose qui faillit produire une émeute: ''Monsieur Blink est peut-être malade'', dit-elle à un journaliste. Dix secondes plus tard, la porte de monsieur Blink était enfoncée et la foule portait en triomphe son sauveur en pyjama. On trouva son costume bien original. Que sa publicité était donc bien faite! Quelques hommes retournèrent même chez eux pour enfiler leur pyjama. Des femmes en chemises de nuit sortirent dans la rue et suivirent le cortège en chantant des cantiques. Sidéré, le pauvre monsieur Blink n'osait pas bouger, installé qu'il était sur les épaules de deux des journalistes les plus éminents du pays.

Le rassemblement fut un triomphe. Monsieur Blink ne parla pas.

Le nouveau parti, le parti du peuple, le parti de monsieur Blink, éclatait dans la vie politique du pays comme une bombe. On hua les vieux partis et on cria que l'esclavage était fini, grâce à monsieur Blink. B-L-I-N-K. Blink! Blink! Hourra! Fini, les majorations d'impôt, monsieur Blink allait tout arranger. Fini, le grabuge politique, monsieur Blink allait tout arranger. Fini, les augmentations du coût de la vie . . . Blink! Blink! Blink!

Une seule fois monsieur Blink tenta de se lever pour prendre la parole. Mais la foule l'acclama tellement qu'il eut peur de la contrarier et se rassit.

On le gava de champagne et monsieur Blink finit lui aussi par se croire un grand héros. En souvenir de cette soirée mémorable, monsieur Blink rapporta chez lui une gigantesque banderole sur laquelle était inscrit en lettres de deux pieds de haut . . .

Le lendemain, monsieur Blink était élu premier ministre de son pays.

Michel Tremblay

V. "Farniente" est le texte sur lequel sont basées les questions 41 à 52 aux pages 10 à 12 de votre livret de questions.

FARNIENTE

Le farniente est l'art de ne rien faire.

Le farniente est une merveilleuse occupation. Dommage qu'il faille y renoncer pendant les vacances, l'essentiel étant alors de faire quelque chose. Pour ma part, je me repose beaucoup plus facilement quand je travaille. Du moins est-ce à ces moments-là que je réussis le mieux à ne rien faire sans être dérangé. Jerome K. Jerome définissait merveilleusement cet état de passivité en disant:

"Rien ne me fascine plus que le travail: je peux rester assis et le contempler pendant des heures."

À Paris, les personnes que je connais sont beaucoup trop occupées pour venir voir si, au lieu de travailler, je ne me laisse pas absorber par la lecture du catalogue de la Manufacture d'Armes et de Cycles de Saint-Étienne ou par la fabrication en série de petits losanges. En vacances, au contraire, il y a toujours quelqu'un qui, mettant le cap sur moi, s'étonne que je ne fasse rien et m'oblige à faire quelque chose.

De tous les étés, les pluvieux sont les plus épuisants, non pas à cause du mauvais temps, mais du beau. Au moindre rayon de soleil, le monde est en état d'alerte. Le leitmotiv[1] retentit:

"Il faut en profiter, allez!"

Depuis huit jours, les estivants[2] de ce coin prennent deux fois plus d'air, se baignent deux fois plus et font deux fois plus de choses que d'habitude, parce que, dit-on, cela ne va pas durer. Certains commencent à être exténués et doivent secrètement souhaiter un peu de pluie. Quant à moi, si je manifeste le désir de paresser le matin dans la villa:

"Tu ne vas pas, dit Sonia, rester toute la journée comme ça. Remue-toi! Regarde ce temps-là: *profitzan!*"[3]

Je descends donc sur la plage, me plaque contre le sable chaud. Cinq minutes passent, à peine, puis une main amie frappe à mon dos:

"Alors, mon vieux, vous n'allez pas à l'eau? Profitez-en: elle est épatante!"

Si je réponds par un grognement négatif: "Tu es d'une muflerie!" observe Sonia.

Je me sens donc obligé d'aller à l'eau, et le fait seul de ne pas être libre d'y aller à mon heure m'ôte le plaisir déjà relatif que j'avais de m'y jeter.

Le répit pourrait venir de la pluie. Mais non.

"Tu ne vas pas tout de même, entends-je, rester enfermé toute la journée! Prends ton imperméable et marche, aère-toi, fais quelque chose, je ne sais pas, moi!"

C'est ainsi que je dois marcher sous la pluie, respirer fort et avoir l'air de bonne humeur pour que les autres ne fassent pas la tête. Il arrive que mes anges

suite p. 10

[1] leitmotiv — répétition constante d'une idée ou d'une phrase
[2] estivants — personnes en vacances d'été
[3] *profitzan* — prononciation régionale de 'profites-en'

gardiens, n'ayant pu vaincre ma force d'inertie, décident de me laisser gâcher ma journée à me reposer. Alors le diabolique survient: la villa bouge. Elle qui, lorsque je l'avais, comme disent les agences, "arrêtée", ne me paraissait près de rien, se rapproche de tout. À preuve le nombre de gens qui, passant par là, viennent voir par hasard si je n'y suis pas. . . .

Hier, pourtant, l'après-midi s'annonçait assez calme. Il n'y avait guère eu qu'un ami qui, ayant *fait* l'Espagne ("Regardez ces chaussures . . . Barcelone: 3 200!"), m'avait récité l'Alhambra sans oublier une arabesque. Et une de ces tristes marchandes de dentelle qui avait accepté, sans me connaître, mais parce que c'était moi, de me *faire* deux napperons à 1 500 bien que marqués 2 000. Je savourais enfin les délices du farniente lorsque l'on m'apporta une jeune fille qu'une voiture avait renversée devant la maison. Quoique légèrement blessée, elle perdait son sang, comme dans les vrais faits divers, *en abondance*, et mes napperons eux-mêmes en furent impressionnés. Bientôt le pays entier fut chez moi, avec une paire de gendarmes, très surpris que je n'eusse rien vu, rien entendu.

"Je somnolais", dis-je presque en m'excusant.

On parut intrigué.

"Comme cha, on chomnole, oui. En chomme vous ne faijiez rien, vous ne chavez rien . . . Laichez-moi vous dire que chest étrange . . . Enfin on chechpliquera . . ."[4]

Je me sentais en liberté provisoire lorsque, à la fin du jour, je m'échappai de la villa pour aller vers le seul endroit paisible du pays: la gare; le seul en tout cas où les gens ne fassent vraiment que passer, et même à 100 à l'heure, car les trains s'y arrêtent peu. Ah! qui chantera des petites gares le silence cerné de cigales, plus dense encore après le tintement d'une sonnerie ou le fracas d'un rapide? Hier pourtant, au lieu de me laisser seul sur le banc de la lampisterie, mon chef de gare sans histoire est venu vers moi après le passage du rapide de Paris et, avec le sourire compatissant que l'on accorde aux faibles d'esprit, m'a dit:

"Vous finirez bien par en profiter un jour, de ce *traing*!"

Pierre Daninos

[4] *Comme cha, . . . chechpliquera* — prononciation régionale de "Comme ça, on somnole, oui. En somme vous ne faisiez rien, vous ne savez rien. Laissez-moi vous dire que c'est étrange . . . Enfin on s'expliquera."

VI. "Le Cygne" est le texte sur lequel sont basées les questions 53 à 61 aux pages 13 et 14 de votre livret de questions.

LE CYGNE

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
À des neiges d'avril qui croulent au soleil;
Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthe,
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente, et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
Et la source qui pleure un éternel absent,
Lui plaisent; il y rôde; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
À l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit,
Et que la luciole au clair de lune luit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi des diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

Sully Prudhomme

VII. "Le Chien Caligula" est le texte sur lequel sont basées les questions 62 à 71 aux pages 15 et 16 de votre livret de questions.

LE CHIEN CALIGULA

J'avais un chien. Il s'appelait Caligula. Je lui avais donné ce nom à cause de son profil d'empereur et non pour des raisons de caractère ou d'appétits. Il était comme tous les chiens d'un naturel attendrissant. Un jour que je rentrais à la maison, après un examen raté, Caligula me fit son traditionnel accueil, dont les manifestations hystériques m'avaient toujours fait grande pitié mais qui, ce jour-là, me furent insupportables. Au lieu de m'appliquer, comme à l'accoutumée, à le calmer par des caresses et des abjurations amicales, je me souviens l'avoir presque éventré d'une ruade. Il s'est roulé par terre, ameutant toute la maison par de longs cris déchirants. Je le regardais, vidé de réflexes, comme après un crime. Plusieurs heures s'écoulèrent. À la nuit, je m'installai à ma table de travail. Soudain, j'entendis tout près de moi une respiration haletante. C'était Caligula, assis sur son derrière, et qui me regardait. On ne pardonne jamais à autrui le mal qu'on lui fait. Je ne pouvais soutenir son regard. J'aurais voulu le chasser de nouveau pour qu'il cessât de me rappeler un geste que je réprouvais. Je me concentrai dans mes livres pour oublier sa présence. La respiration était toujours là, à même distance. Je parvins à l'ignorer encore quelques minutes. Puis, je regardai Caligula, droit dans les yeux, pour lui faire comprendre que sa présence me gênait. J'étais sûr d'y lire un reproche, une supplique ou une plainte. Les chiens sont tous plus ou moins bouddhistes. Or, il n'y avait dans les yeux de Caligula, ce soir-là, ni un reproche, ni une supplique, ni une plainte. Il cherchait mes yeux pour comprendre. Peut-être y avait-il aussi une nuance de remords dans son regard! Il semblait me dire: "Je me suis certainement rendu coupable d'un crime, mais lequel?" Je l'attirai sur mes genoux. Je le caressai. Il en eut un tressaillement. Mais ses yeux n'étaient pas apaisés. Ils voulaient toujours comprendre. Sans le savoir, Caligula me livrait ce soir-là le secret de l'amitié vraie. C'est dans cette "insistance à comprendre" qu'elle réside.

Eugène Cloutier

VIII. "Repassage à neuf" est le texte sur lequel sont basées les questions 72 à 80 aux pages 17 et 18 de votre livret de questions.

REPASSAGE À NEUF

Scène I

(à la blanchisserie de madame Pignouf)

Au lever du rideau, Gustave entre, un fer à repasser à la main. Il est en tablier blanc et porte sur la tête une toque de pâtissier.

GUSTAVE: Ah! voilà au moins un fer bien chaud. Quel malheur que de n'avoir pas l'élect . . . l'élec . . . Diable, je bafouille, l'é-lec-tri-ci-té. Ah! enfin! Quel fichu de métier, être repasseur de linge alors que ma profession est d'être pâtissier. Aussi, que diable suis-je venu faire dans ce patelin de trente-cinq maisons où tout le monde fait ses pâtisseries. Et quelles pâtisseries encore? Grands dieux! de vrais pavés avec des raisins, des figues, des dattes, et même de l'ammoniaque. Ah! Vatel, où sont mes Saint-Honorés, mes gâteaux au moka, mes nougats. Ah! où êtes-vous? Au lieu de cela, je dois repasser des chemises, laver et repasser des caleçons, des mouchoirs, et quels mouchoirs! Heureusement que j'ai un caractère et prends tout en chantant. (*Il chante à tue-tête.*)

PIGNOUF (*Accourant.*): Gustave, je vous ai déjà dit mille fois que pendant le travail il ne fallait pas gueu . . .

GUSTAVE (*Interrompant.*): Patronne, ne dites pas ce mot. Sans quoi, je vous quitte . . . Je chante, patronne, je chante, je suis un second Caruso.

PIGNOUF: Oui, Calypso, vous avez une tête de Calypso.

GUSTAVE: Je dis CA-RU-SO et non Calypso, patronne.

PIGNOUF: L'un ne vaut pas mieux que l'autre pour moi.

GUSTAVE: Merci pour lui et pour elle.

PIGNOUF: Pourquoi dites-vous pour elle?

GUSTAVE: Apprenez, patronne, que Caruso était un homme et Calypso était une femme.

PIGNOUF: Ah! et ils étaient mariés ensemble?

GUSTAVE: Ah! patronne! patronne! vous écorchez l'histoire. Calypso était une nymphe, une déesse, quoi!

PIGNOUF: Je m'en bats l'oeil de l'histoire et de votre Calypso avec. Et dites-moi au lieu de me raconter des balivernes, allez-vous commencer le linge de M. Potvert, ce client de passage à notre village à Vasyvoir?

GUSTAVE: J'achève le caleçon de M. Ribouis ou plutôt des pièces formant le caleçon de M. Ribouis et j'attaque la chemise de M. Potvert; c'est d'ailleurs la dernière pièce du beau linge à ce client. (*Il chante.*)

PIGNOUF: Mais taisez-vous donc. Vous faites fuir la clientèle.

GUSTAVE: Patronne, sans mes chants, le caleçon Ribouis aurait bien plus de trous.

PIGNOUF: Que voulez-vous dire, Gustave?

GUSTAVE: Dame, en chantant, j'y mets des morceaux.

suite p. 14

PIGNOUF: Quels morceaux y mettez-vous?

GUSTAVE: Bin, c'te question . . . des morceaux de musique.

PIGNOUF: C'est bin malin ce que vous dites là . . .

GUSTAVE: Patronne, l'esprit n'est pas donné à tout le monde. (*Il chante l'air de l'enclume du Trouvère.*)

PIGNOUF: Mais taisez-vous donc, sapristouche.

GUSTAVE: Patronne, j'achève. Je viens d'y boucher le trouvère (trou vert) cela le fera Rigoletto (rigoler tôt) puis on le mettra dans Lohengrin (l'eau en grain) et Aïda avec l'Africaine et Lucie de Lammermoor le sécheront au Pré-aux-clercs pour Othello (ôter l'eau). Puis le barbier de Séville et Manon . . .

PIGNOUF: Que me racontez-vous donc là? Je ne comprends pas.

GUSTAVE: Je dis, patronne, que j'ai fini le caleçon et je vous le dis en termes d'opéra. Le voilà. Je l'ai repassé de telle manière que l'on ne voit plus les pièces. Et maintenant, je vais repasser la belle chemise de soie de M. Potvert, mais je vais avant tout chercher un autre fer plus chaud. Celui-ci s'est refroidi au contact du coton trop froid. (*Il sort.*)

PIGNOUF (*Pendant l'absence de Gustave, Mme Pignouf arrange la chemise sur la planche.*): Je me demande vraiment si ce garçon n'a pas une araignée au plafond. Il ferait bien parfois d'agir comme la Muette de Portici.

GUSTAVE (*Entrant avec un autre fer.*): Cela va faire un travail épatant. (*Il met le fer sur la chemise et se brûle.*) Aïe!!! Aïe!!!

PIGNOUF: Qu'est-il arrivé? Vous m'effrayez.

GUSTAVE: Aïe! Mille millions de mille millions de cartouches.

PIGNOUF: Mais qu'avez-vous-donc?

GUSTAVE (*Courant partout.*): Il y a que je me suis brûlé le doigt et comment?

PIGNOUF: Mettez vite de l'huile ou du beurre et un petit linge.

GUSTAVE (*Voyant de loin le fer qui brûle la chemise.*): Oh! ça brûle, ça brûle.

PIGNOUF: Quoi! Ça brûle tant que ça?

GUSTAVE: Non, non, ce n'est pas mon doigt, c'est la chemise qui brûle.

PIGNOUF: Enlevez donc le fer, animal.

GUSTAVE: Quel animal, patronne?

PIGNOUF: Je vous dis d'ôter le fer. Il va brûler toute la chemise et la table.

GUSTAVE: Ah! (Il ôte le fer.) Eh bien! pour un trou, c'est un beau trou, bien régulier, avec de belles petites bordures dentelées.

PIGNOUF: Imbécile, une belle chemise de soie. Butor.

GUSTAVE: Ah! ce n'est plus le trouvère mais le trou noir.

PIGNOUF: Comment avez-vous encore l'audace de rire devant un tel malheur?

GUSTAVE: Patronne, je ne ris pas, mais je constate que le malheur est réparable.

PIGNOUF: Oui, faites le malin. Vous paierez cette chemise au client.

GUSTAVE (*Se frappant le front.*): Eureka, eureka, patronne. Une idée mirobolante vient d'éclore en mon cerveau. Attendez. (*Il sort et revient avec un pot sur lequel on lit: Colle.*) Et voilà, nous allons artistement coller un morceau sur le trou. (*Il va prendre les ciseaux.*)

PIGNOUF: Mais vous n'avez pas de morceau pareil.

GUSTAVE: Voyez. (*Il coupe un morceau dans un des pans.*) Voilà, je dégarnis Saint-Paul pour garnir Saint-Pierre.

PIGNOUF: Mais malheureux, que faites-vous?

suite p. 15

GUSTAVE: Patronne, je vous le dis, je répare . . . je répare . . . il n'y verra que du feu, ou plutôt, il n'y verra plus de feu. (*Il colle le morceau.*) Là, ça y est. Qu'un fer chaud remplace maintenant le fer froid. (*Il sort.*)

PIGNOUF: Miséricorde! Pauvre chemise! Que va dire le client? Pourvu qu'il ne voie pas le trou. Le tout sera de plier la chemise artistement.

GUSTAVE (*Rentrant.*): Voilà, patronne. Un bon petit coup de fer pour faire sécher la colle, puis partout un autre petit coup de fer et cela fera la rue Michel. Quant au reste, tout est terminé. Il sera enchanté le client.

André Castelein de la Lande

CRÉDITS

"La Veste rouge" dans *Vidéo-Presse* Vol. XIV, Numéro 2, Octobre 1984, pp. 54-55. Reproduit avec la permission de Vidéo-Presse.

Rina Lasnier. "Voisinage" dans *Images et proses* (Saint-Jean, Québec, Éditions du Richelieu), 1941. Reproduit avec la permission de l'auteur.

Jean Giraudoux. "Considérations sur la guerre" dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* (Paris, Éditions Bernard Grasset). Reproduit avec la permission de l'auteur.

Michel Tremblay. "Monsieur Blink" dans *Contes pour buveurs attardés* (Montréal: Éditions du Jour) © 1966. Reproduit avec la permission des Éditions du Jour.

Pierre Daninos. "Farniente" dans *Vacances à tous prix* (Paris: Hachette) © 1958. Reproduit avec la permission de Hachette.

Sully Prudhomme. "Le Cygne" dans *Les Solitudes*. Domaine public.

Eugène Cloutier. "Le Chien Caligula" dans *Histoire de la Littérature Française du Québec* (Librairie Beauchemin Limitée). Reproduit avec la permission d'Isabelle Cloutier.

André Castelein de la Lande. "Repassage à neuf" dans *Répertoire littéraire de l'Ouest Canadien* (Saint-Boniface, Manitoba: Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest). Reproduit avec la permission de l'éditeur.